

JEAN BUOKLER

L'ECORCHEUR

BANDIT ALLEMAND

Jean Buckler fut le plus célèbre de ces bandits qui, pendant nos longues guerres avec l'Allemagne, se tenaient, pour ainsi dire, à cheval sur la frontière, saccageant l'un et l'autre pays, pillant les châteaux, razziant les villages, occupant militairement les petites villes et y levant des contributions comme les armées en pays conquis.

Nous ne pourrions raconter tous les crimes qu'il commit tant ils étaient nombreux, nous nous bornerons à en citer un pour donner une idée de la férocité de cet ignoble bandit dont le nom est voué à l'exécration universelle.

Il avait pour ami intime un autre scélérat, Pierre le Noir, chef d'une autre bande qui opérait de concert avec lui, quand il s'agissait d'une entreprise audacieuse, puis il partageaient, mais ne s'éloignaient jamais bien loin les uns des autres, afin de pouvoir se prêter main-forte en cas de besoin.

Les deux bandits s'étaient réunis un jour et avaient fait bombance, lorsque Jean l'Ecorcheur dit à Pierre le Noir :

—Nous avons bien diné, mais ce soir nous souperons, si tu veux avec la plus jolie femme du pays ; je veux te faire faire connaissance avec la baronne de Valstadt. Elle demeure à trois lieues d'ici, le jour commence à baisser, partons.

Pierre le Noir accepta avec empressement, ils se mirent en route et à huit heures ils étaient à la grille du château, Jean l'Ecorcheur sonna, un domestique vint aussitôt lui demander qui ils étaient et ce qu'il voulaient.

—Entrer au château, répondit rudement le bandit.

—Mais je veux savoir qui vous êtes, reprit le domestique.

—Tu es trop curieux, répartit l'Ecorcheur, et d'un coup de pistolet lui faisant sauter la cervelle, il entra avec Pierre le Noir et se dirigea vers le perron ; là, plusieurs domestiques se présentèrent :

Allez leur dit le bandit, allez dire à vos maîtres que Jean l'Ecorcheur et Pierre le Noir viennent leur demander à souper.

En entendant ces deux noms maudits, les domestiques s'enfuirent de tous côtés, les uns allèrent se cacher dans les recoins les plus obscurs du château, d'autres se rendirent auprès du baron de Valstadt, qui précisément venait de se mettre à table avec la baronne et lui firent part de cette visite.

—Nous sommes perdus ! s'écria le baron. Et il allait courir à sa salle d'armes pour se préparer à la résistance quand les deux brigands entrèrent dans la salle à manger.

—Baron, dit Jean l'Ecorcheur, ne vous dérangez pas de grâce ; que diable ! entre voisins on ne fait pas de cérémonie et nous venons, sans façon vous demander à souper à la fortune du pot.

Saisie de frayeur, la baronne pâle comme la mort était restée sur son fauteuil, Jean l'Ecorcheur s'approcha d'elle, la salua et allait lui prendre la main, quand le baron se mettant entre elle et le bandit lui dit

—Je sais ce que vous demandez, quelle rançon vous faut-il pour que vous partiez ?

—Doucement, baron, n'allons pas si vite et procédons avec méthode, nous parlerons de ce la dans un instant ; laissez moi d'abord présenter mes hommages à la gracieuse baronne.

Le baron n'y tenait plus, paralysé par la colère, il fondroyait le bandit de ses regards ; celui-ci se retourna vers son complice.

—Pierre le Noir, lui dit-il, aide moi à donner au baron la leçon de politesse dont il a besoin.

Et les deux bandits se ruant sur le baron, lui lièrent les pieds et les mains malgré son énergique résistance et l'attachèrent à la barre de la fenêtre. Se découvrant alors avec respect, il saluèrent tous les deux la baronne et Jean l'Ecorcheur lui baisa la main. La malheureuse femme était plus morte que vive, aussi la frayeur l'empêcha-t-il de parler et d'agir.

Assis auprès d'elle, l'un de chaque côté ; les deux brigands se mirent à table et commencèrent à manger et à boire avec un appétit formidable :

—A votre santé, baron, disait Jean l'Ecorcheur ; vous êtes bien installé ici. Jolie femme et bon vin ! Voilà des biens que je veux partager avec vous.

—Allez vous-en, répondait le baron, je vous donnerai tout ce que vous voudrez.

—Désolés, monsieur le baron, mais mon ami Pierre et moi, nous ne sommes pas venus ici pour affaire d'argent.

—Cet homme m'ennuie ! ajouta Pierre le Noir et saisissant un pistolet, il le dirigea sur le baron, lâcha la détente et un cri poussé par M. de Valstadt indiqua qu'il était blessé ; la baronne tomba évanouie.

—Ne faites pas attention, baron dit en riant Jean l'Ecorcheur, Pierre le Noir est bien un peu brutal, mais j'espère que madame la baronne le fera.

—Achevez-moi donc, inisérables, s'écriait M. de Valstadt fou de douleur et de rage.

Pierre le Noir se disposait à le tuer, quant Jean l'Ecorcheur l'en empêcha et lui dit d'enlever la baronne qui était toujours évanouie. Pendant que Pierre le Noir, la prenant dans ses bras, la transportait dans la cour, Jean l'Ecorcheur mettait le feu aux quatre coins du château dont tous les serviteurs s'étaient enfuis :

—Madame, dit Jean l'Ecorcheur à la baronne quand elle eut repris connaissance, voyez ce feu de joie, vous ne vites jamais plus beau spectacle.

—Mom ami ! au nom du ciel, sauvez mon mari ! s'écria madame de Valstadt au comble du désespoir.

A ce moment même, le baron qui avait réussi à rompre les liens qui retenaient son bras non blessé, faisait des efforts pour dégager aussi les pieds et venait de casser un carreau :

—Baron, lui cria Jean l'Ecorcheur, pourquoi casser les vitres, elles se casseront bien seules.

Cependant la baronne à genoux aux pieds des brigands les conjurait de sauver son mari, mais bientôt les flammes l'entourèrent et les cris qu'il fit entendre ne laissèrent plus de doutes sur l'horrible situation dans laquelle il se trouvait.

Jean l'Ecorcheur répondit à la baronne qu'il était trop tard pour sauver son mari, mais qu'on pouvait du moins l'empêcher de souffrir ; en même temps armant un de ses pistolets, il ajustait le baron et en-

voyait une balle dans la tête de sa victime.

—Partons nous maintenant ? demanda alors Pierre le Noir.

—Oui, répondit Jean l'Ecorcheur, partons, mais ne veux-tu pas emporter la baronne en croupe derrière toi ?

—Que veux-tu que je fasse de cette folle ? répondit Pierre le Noir.

La pauvre femme avait, en effet, complètement perdu la raison. Accroupie sur le sol, le regard fixe, elle tenait des propos incohérents et les bandits l'abandonnèrent dans cette triste situation. Cependant les paysans des villages environnants s'étaient rassemblés et se dirigèrent vers le château dont il ne restait plus que des ruines.

Quelque temps après, la paix ayant succédé à la guerre entre les deux pays, des forces considérables furent dirigées contre la bande de Jean l'Ecorcheur et contre celle de Pierre le Noir et les bandits furent obligés de se disperser. Jean l'Ecorcheur après avoir erré longtemps dans le pays ne tarda pas à se trouver seul et sans ressources, voyant qu'il ne pouvait vivre longtemps ainsi, traqué de tous côtés, il résolut de s'engager dans l'armée autrichienne pour dépister la justice. Malgré cela, il fut reconnu à Limbourg par une des victimes et arrêté le 24 avril 1802. Gardé par des soldats autrichiens, il espérait toujours pouvoir se sauver, mais quand il se vit conduire à Mayence et mis aux mains de la gendarmerie française, il ne put s'empêcher de s'écrier.

—C'est fini maintenant, je suis perdu !

Dix-neuf de ses complices avaient été arrêtés presque en même temps que lui, tous furent condamnés à mort. Quelque temps après, quinze autres bandits étaient pris et condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

Jean l'Ecorcheur fut guillotiné le 25 novembre 1803, après avoir reçu les secours de la religion.

UNE SINGULIERE COU-TUME.

Li Hung Chang, premier ministre de l'empereur de Chine, qui va représenter le céleste empire aux fêtes du couronnement du tsar, voyage avec..... son cercueil.

C'est, paraît-il, une vieille coutume chinoise à laquelle les hauts dignitaires du millien se conforment strictement quand ils quittent leur pays. En cas de mort en terre étrangère, le cercueil est destiné à recueillir leur dépouille mortelle pour l'emporter en Chine.

Le cercueil de Li Hung Chang, qui vient d'arriver à bord de l'Armand Behic, est d'un luxe tout à fait oriental. Il est en chêne massif, ciré d'or et orné de magnifiques dessins qui représentent des sujets variés. L'intérieur est richement capitonné de soie et de satin. Enfin, sur l'un des côtés, on lit cet inscription : S. Exc. Li Hung Chang, premier ministre de l'empereur de Chine.

Ce cercueil va être expédié à Moscon. Après les fêtes du couronnement il suivra son propriétaire à Paris.

PAUVRES MILLIONNAIRES.

Les millionnaires modernes sont de pauvres héros comparés à ceux de l'antiquité ; dit le Moniteur.

Les richesses du Roi Solomon étaient évaluées à 38 milliards de dollars ! Crésus possédait \$2,600,000,000. Alexandre le grand rapporta \$8,000,000,000 de butin à la suite d'une expédition contre les Médes. Lucullus possédait \$500,000,000. L'un des Ptolémée \$1,385,000,000. Tibère laissa une succession de \$118,000,000, que Caligula dépensa en orgies en moins d'une année. La reine Cléopâtre assaisonnait la salade de perles de \$400,000 et les avalait.

Que sont nos modernes prodigues à côté de cela !

THE ALBERTON COLUMN A POINT FOR CLOTHING BUYERS

There is in Alberton one stock of ready made clothing that is thoroughly up-to-date in design, style, fit and finish, well made in every particular, and, best of all, extremely moderate in price. That stock is to be found at Alberton Headquarters—Rogers' big store. If it is low-priced clothing you want, we can suit your ideas exactly. Suits made of good, strong, dark tweed at \$4.40, pants from \$1 up, and children's suits, \$1, \$1.25, \$1.45, \$1.85, &c., are all revelations in the art of clothing selling. But when you examine our better goods—suits all the way from \$7 to 14—you will find that's where we shine. We want you to see it. You ought to see our clothing. Not many years ago ready-made clothing was pretty poor stuff, but that day's past. Now anybody can find ready-to-wear suits that can't be told from the best made-to-order work, and at prices local tailors stand aghast at. We are bound to do the clothing trade of this town, and we are prepared to do it, too.

LADIES' KID GLOVES A nice Tan Glove laced, only 85 cents

Ladies Summer Capes—an elegant range—from \$2.50 to \$5.50

We feel like hammering a nail at the statement that there is one stock of men's furnishings and hats in Alberton, but, of course, you know that already. In hats we carry Wilkinson & Co's fine goods and some American goods as well. Of all our bargains in this line, we think our Fur hat at \$2.00, in black and all the best colors, is the choice

Value Extraordinary!

WINDOW SHADES, COMPLETE, ONLY 40 CENTS EACH

CARPETS, OIL-CLOTHS, JAP. MATTINGS, GOOD STOCK LOW PRICES.

You know that our space and business facilities, together with our experience in the line, make us the Hardware Men of Alberton. We carry a larger line of Builders' Hardware, Paints, Oils, &c., &c., than can be found elsewhere in the West

WE SELL IT RIGHT, TOO.

Wire for fences is a seller now—2 1/2 a pound at Alberton Headquarters, and the cutting plyers you ought to have to use with it are no longer out of reach in price—

8-inch, 40c., 9-inch, 45c., 10-inch, 50c.

—Not very long since it took a dollar bill to buy one

A full line of crockeryware just in

WOOL! WOOL! WOOL!

WOOL! WOOL! BENJ. ROGERS, ALBERTON.

May 23, 1896.

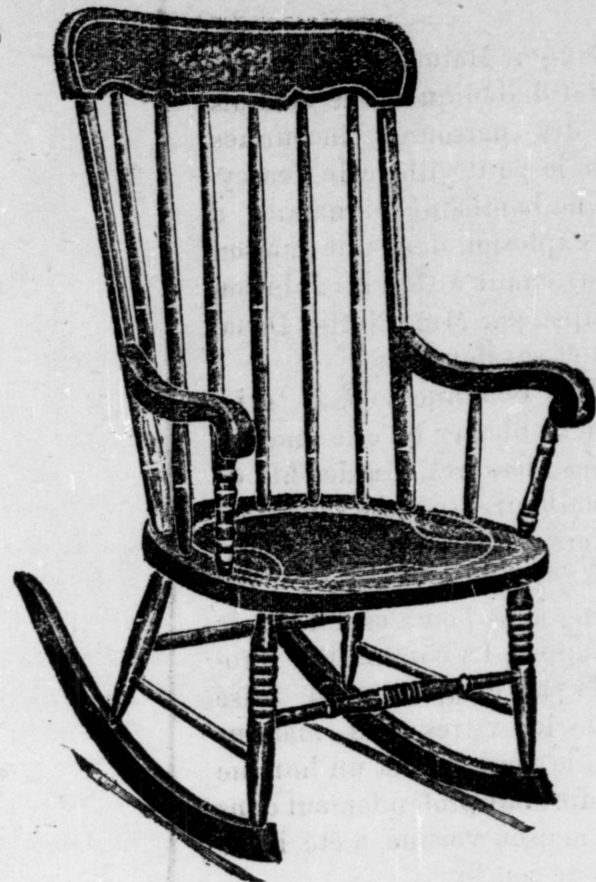
L'IMPARTIAL Le seul journal français dans l'île du Prince Edouard ABONNEMENT.

Un an.....\$100. Six mois.....50. Trois mois.....30.

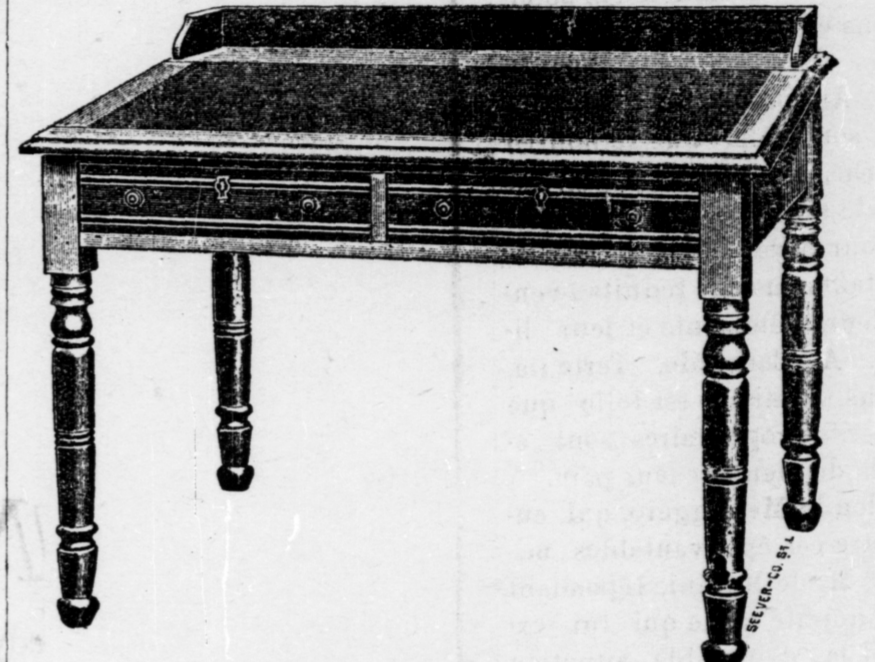
CHEAPEST AND BEST CHAIRS

—IN— P. E. I.

Make— them ourselves —x— WRITE FOR CUTS AND PRICES.



SCHOOL FURNITURE GOOD, STRONG & CHEAP



MARK WRIGHT & CO., Charlottetown.

WRITE FOR PRICES. Jan. 16 '96

SI VOUS VOUS PROPOSEZ

Le matin d'aller en ville pour y acheter des marchandises, il est assez probable que vous rassembleriez la famille la veille, et que vous passeriez en revue les différents magasins et leurs prix, tout en prenant compte des marchandises que vous prendrez acheter.

NOUS AVONS MONTRE AU PUBLIC

que nous vendons à meilleur marché que qui que ce soit, vu que nous vendons aux prix coûtants afin de nous retirer du commerce en Détails.

AINSI SI VOUS VOULEZ

acheter au magasin où vous pourrez retirer le plus grand profit pour votre argent, ne manquez pas d'aller voir

D. ROGERS ET FILS

Summerside, 13 Fev. 1896.

GENERAL INVITATION

I am now opening out my Spring Stock of

Farming Implements

which will be sold as low as the lowest, quality of goods considered.

Plows, Spring tooth and Disc Harrows, Iron Harrows, Seedsowers complete and Boxes to fit Cossitt Rakes.

A fine stock of Plow extras to fit nearly all kinds of Steel Plows.

—NEXT—

Also on hand and to arrive about 15th May Truck waggons, Buggies, Pheations, Road Carts, Concord Waggons, and many other articles too numerous to mention.

I would solicit a general invitation to the farmers of Prince County to inspect my stock and get my prices before purchasing elsewhere.

JOHN WILKINSON

Alberton P. E. I. March 26th 1896.